

Peut-on aller plus loin et trancher le débat entre polygénisme (l'espèce humaine serait issue de plusieurs souches indépendantes), et monogénisme (un seul couple humain originel) ? Entre savants le débat reste ouvert. Le passage d'un stade évolutif à un autre suppose une modification chromosomique. Or « ce remaniement chromosomique à l'origine d'un genre, d'une espèce nouvelle, milite en faveur de leur origine monogénique. Une origine polygénique impliquerait que la même modification fût apparue en un autre lieu ou à une autre époque, hasard dont la probabilité est infime » (D. Ferembach, Colloque international du C.N.R.S., 1980 : *Les processus de l'homínisation*, p. 364).

Pour J. Lejeune et d'autres, l'identité chromosomique au sein de notre espèce fait du monogénisme la solution la moins improbable (*Histoire naturelle des hommes*, p. 7-8). Qu'en est-il ici de l'enseignement biblique ? En 1950, l'encyclique *Humani generis* du Pape Pie XII soulignait que la doctrine biblique du péché originel transmis à tous par voie de descendance n'était pas compatible avec l'hypothèse du polygénisme. Réserves reprises par Paul VI (*Doc. cath.*, 1966, n° 1476, col. 1350) dans un texte cité textuellement par Jean-Paul II (Audience du 1er octobre 1986; *Doc. cath.*, t. 83, n° 20. p. 1030).

d'après abbé E. Barbotin, *Dieu créateur ou évolution créatrice ?*, 1997.

Préambule

Adultes, nous promenons sur le monde un regard trop souvent routinier, indifférent, voire blasé : *Assueta vilescunt*, l'habituel devient banal, écrit saint Augustin. « C'est comme ça parce que c'est comme ça ! »

Pourtant, n'est-ce pas le simple bon sens qui pose les questions essentielles ? Pourquoi cet ordre merveilleux que les recherches scientifiques ne cessent de découvrir, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit ?

Comment ne pas s'étonner, questionner devant les merveilles d'un ordre, même partiel, si évident ?

Ce n'est pas le lieu ici de faire un traité scientifique.

Rappelons seulement certains donnés très élémentaires :

- l'ordre de la matière : d'abord considérée comme inerte, on y a découvert un réservoir d'énergie. L'atome (mot qui signifie « indivisible ») est en fait divisible : la composition de son noyau est 1 à 2 million de fois plus petit que lui.
- l'ordre de l'infiniment grand : la lune est à 15sec.-lumière de la terre ; le soleil est à 8min.-lumière ; la galaxie d'Andromède se situerait à 2 millions d'années-lumière de notre galaxie... et on compterait les galaxies par milliard, jusqu'à des distances de milliard d'années lumière.
- le monde vivant : développement des espèces, programme génétique... comment tant d'éléments divers peuvent-ils *œuvrer de concert* sans s'être, bien entendu, *concertés* ?
- l'homme : merveille de notre monde. Son corps, son psychisme dépasse celui des animaux.

Au-dessus de l'instinct, l'ordre du sentiment.

Grâce à la pensée l'homme conquiert le monde qui l'environne.

acte scientifique : l'intelligence s'empare de l'intelligible.

acte technique : maîtrise de la nature ; imagination et conception de machines...

L'homme est le seul vivant qui maîtrise le feu, fabrique et conserve des outils, qui pense, parle, écrit, s'interroge sur soi-même, sur le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal, sur Dieu. Seul animal à s'interroger sur la mort, à la dominer, en l'acceptant pour des valeurs idéales.

« Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Pascal, *Pensées*, n347.

Raison

Le monde est connaissable, non seulement par nos sens, mais aussi par notre intelligence. C'est parce qu'il présente de l'ordre que le monde est intelligible. Ce monde de choses qui ne pensent pas, ce monde non-pensant, est pourtant pensable. Or si le monde est si merveilleusement pensable, sans avoir pu se penser ni se vouloir lui-même, n'a-t-il pas fallu qu'il soit pensé, voulu par un autre ? Allons plus loin : l'ordre du monde ne fait qu'un avec le monde lui-même, avec l'être-même des choses. C'est parce que chaque chose est ce qu'elle est qu'elle rentre en relation avec les autres et forme le cosmos.

Alors surgit la question : « Pourquoi quelque chose plutôt que le néant ? » L'être peut-il naître du néant ?

Platon et Aristote se sont plus intéressés au problème du *devenir* qu'à celui de la *création* du monde. Pour eux, le monde est éternel (dans un sens différent de *l'éternité de Dieu*) ou plutôt *perpétuel*. Cela est désormais contredit par la science : l'univers a commencé.

Plusieurs théories veulent répondre à cette question primordiale de l'existence : nébuleuse primitive, atome primitif, Big Bang initial... Ce sont là des hypothèses scientifiques intéressantes que la science éprouvera dans l'avenir. Mais elle ne peut répondre à notre interrogation : il faudrait toujours expliquer *l'existence* de la nébuleuse ou de l'atome. Une « explosion du néant » est un piège : le néant n'est pas un réservoir d'où les êtres pourraient sortir. C'est le non-être, le vide absolu.

Prenons conscience des limites de la science en ce domaine : elle n'atteint que les faits, les phénomènes. L'acte scientifique ne peut atteindre l'acte créateur.

On en revient donc à la question : ou bien un Dieu tout-puissant, sage, bon, transcendant, qui appelle les êtres à l'existence, par un acte de gratuité pure, d'amour, un acte créateur. Ou bien l'absurde définitif, néant de toute raison...

Evolution et Création

- Notions élémentaires

Il ne s'agit pas ici d'exposer *la* ou *les* théories de l'évolution, de résumer, même très brièvement, les positions de telle école particulière. Notre propos est essentiellement philosophique et religieux. On voudrait préciser, sous forme claire et succincte, les problèmes que la théorie de l'évolution pose — ou ne pose pas — à la conscience chrétienne.

Rappelons d'abord quelques notions élémentaires.

Depuis deux siècles environ, l'image que l'homme se donne de *l'univers* s'est considérablement transformée.

Certains avaient conservé, depuis l'Antiquité païenne, l'image d'un monde « éternel », c'est-à-dire engagé dans une durée perpétuelle. L'extraordinaire régularité des rythmes cosmiques laissait croire que l'univers n'avait pas eu de commencement et ne

étranger à la Révélation judéo-chrétienne: Aristote (p,îmc siècle avant Jésus-Christ). Dans le traité *De la génération des animaux* II, 3, l'auteur se demande quelle est l'origine de l'intellect humain. Conscient de l'extrême difficulté du problème, l'auteur répond que l'activité de l'intellect — la pensée — n'a, de soi, rien de comparable, rien de commun avec une quelconque activité corporelle. Il s'ensuit que l'intellect ne peut être le produit des forces biologiques: il vient d'ailleurs, «du dehors». Le traité *De l'âme* I, 4, ajoute qu'il n'est pas sujet à la corruption. Mais Aristote ne peut dire plus : ne disposant pas de la notion de création, sa pensée, si ferme pour repousser l'idée d'une origine biologique de l'intellect, demeure en suspens. Si celui-ci est dit, en un sens, « divin », ce n'est pas au titre d'une création par Dieu, mais seulement parce qu'il ne relève pas de la nature organique.

La Bible apporte ici à la raison la réponse tant souhaitée. Les deux récits de la *Genèse* I, 26-27 et II, 5-7, affirment que l'homme est créature, et créature privilégiée de Dieu et qu'il lui a insufflé une âme.

« ... On peut donc dire que, *du point de vue de la doctrine de la foi*, il n'y a pas de difficulté à expliquer l'origine de l'homme, en tant que corps, par l'hypothèse de l'évolution. Il faut toutefois ajouter que l'hypothèse ne propose qu'une probabilité, et non pas une certitude scientifique. *La doctrine de la foi affirme au contraire* de manière absolument constante, *que l'âme spirituelle a été créée directement par Dieu*. Il est donc possible, selon l'hypothèse que nous venons d'évoquer, que le corps humain, suivant l'ordre imprimé par le Créateur dans les énergies de la vie, ait été préparé graduellement par la forme des êtres vivants qui l'ont précédé. Mais l'âme humaine, dont dépend en définitive l'humanité de l'homme, étant rationnelle, ne peut être issue de la matière» (Jean-Paul II, Audience du 16 avril 1986; *Doc. cath.* 1986, n° 10, p. 492).

Et encore: « Les théories de l'évolution qui, en fonction des philosophies qui les inspirent, considèrent l'esprit comme émergeant des forces de la matière vivante ou comme un simple épiphénomène de cette matière, sont incompatibles avec la vérité de l'homme. Elles sont d'ailleurs incapables de fonder la dignité de la personne. Avec l'homme, nous nous trouvons donc devant une différence d'ordre ontologique, devant un saut ontologique, pourrait-on dire »(Jean-Paul II, *Message à l'Académie Pontificale des Sciences*, signalé ci-dessus).

- L'unité de notre espèce

Déjà l'interfécondité des races humaines était un critère indéniable d'identité spécifique. Mais les recherches les plus récentes de la génétique et de l'immunologie prouvent que les chromosomes humains — éléments porteurs du patrimoine héréditaire — sont toujours — sauf accidents — de même nombre (46) et de même forme. Il s'ensuit que, biologiquement, tous les hommes sont frères. Il s'ensuit aussi que la notion philosophique — parfois décriée — de « nature humaine », que la «fraternité» de tous les hommes — si souvent oubliée — s'appuient sur les données indéniables de la science.

Notons bien que, si l'évolution ne peut expliquer que le monde *soit*, la conception fixiste ne le peut davantage. Que l'univers matériel ait commencé ou soit engagé dans une durée perpétuelle, que les espèces changent ou ne changent pas, la question de l'existence reste entière. La fixité, elle aussi, est une *manière* d'être, non pas une *source* d'être. Il faut nécessairement poser le problème absolument premier : *pourquoi quelque chose plutôt que rien ?*

Il est donc bien clair que l'affirmation biblique de Dieu créateur et la théorie de l'évolution ne s'excluent pas ; parce que ces deux affirmations répondent à des questions essentiellement diverses : *l'origine radicale* de l'univers, d'une part, le *devenir* de ce même univers, de l'autre.

Jean-Paul II a déclaré (suite du discours du 29 janvier 1986, cité ci-dessus) : « Et même il *n'y a pas contradiction* en principe, entre *la théorie de l'évolution naturelle* quand on entend celle-ci de manière à ne pas exclure la causalité divine, et la vérité sur la création du monde visible telle qu'elle est présentée par le livre de la *Genèse* » (*Doc. cath.* 1986, n° 5, p. 241-242), et ailleurs, en référence à l'encyclique *Humani generis* de Pie XII (1950): « La foi bien comprise en la création et l'enseignement bien compris de l'évolution ne se contrarient pas : l'évolution présuppose la création » (*Doc. cath.* 1985, n° 15, p. 783).

Prolongements

- L'homme descend-il du singe ?

Question à sensation, et combien exploitée. La réponse affirmative, bruyamment proclamée, se présente souvent comme le rejet de la création. On en conclut, ou l'on insinue, que puisque l'homme n'est pas créé par Dieu, cet homme est pleinement autonome, affranchi de toute dépendance, dans sa conduite comme dans son être, à l'égard d'un créateur mythique. Créé par Dieu, l'homme était esclave. Issu de l'animal, voici l'homme enfin libre. L'humanisme athée trouve ici pâture.

Bornons-nous ici à la question d'ordre philosophique et religieux. Supposons définitivement prouvé par la science que le corps de l'homme soit le fruit d'une évolution biologique reconstituée sans faille (ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui) : Dieu créateur serait-il exclu ?

— Évidemment non, puisque les « ancêtres » de l'homme seraient, eux aussi, des créatures de Dieu. Si longue que soit la série de nos antécédents, il faut toujours en venir à la question essentielle : pourquoi des vivants ? Pourquoi le monde ? Pourquoi quelque chose plutôt que rien ? On a montré plus haut l'impossibilité d'expliquer l'être par le néant. On a dit que l'évolution exige le Créateur comme promoteur premier et orienteur de tout devenir. L'origine animale éventuelle du corps humain, l'affinement morphologique, la « complexification » anatomique et fonctionnelle de celui-ci, loin de rendre inutile l'intervention divine, l'exigent avec force. Mais le principe humain de la pensée, l'âme spirituelle ne peut-elle pas apparaître au terme de l'évolution biologique comme son fruit naturel ?

Consultons ici, pour avoir la réponse de la pure raison, un philosophe complètement

devrait jamais finir.

Par suite, la foi à la Révélation biblique et à son enseignement sur le commencement du monde, sur la fin des temps, n'était pas rejointe par l'observation de l'homme du commun ni par les calculs des savants.

Mais voici qu'au XIX^{ème} siècle plusieurs découvertes ont ébranlé la représentation d'un univers perpétuel. Le XX^{ème} siècle a découvert, selon certains, l'évolution de l'univers lui-même et essayé de déterminer son « âge » : quinze, vingt milliards d'années ? On est passé ainsi d'une représentation statique à une conception évolutive de l'univers : celui-ci a commencé et doit finir.

Ces deux derniers siècles, notre vision du *monde vivant* a, elle aussi, subi une mutation décisive due aux progrès de la biologie, de la paléontologie... Le fixisme, c'est-à-dire la conception selon laquelle les espèces vivantes seraient immuables, fut vigoureusement contesté par le transformisme de Lamarck (1744-1829) les espèces animales (l'homme excepté) seraient soumises à évolution — et surtout de Darwin (1809-1882) : l'homme lui-même serait issu de l'évolution (*De l'origine des espèces*, 1859). Les théories évolutionnistes sont, en effet, diverses. Lamarck attribue l'évolution aux facteurs « milieu », « besoin », « adaptation », « hérédité ». Darwin recourt à l'« habitude », surtout à la « sélection naturelle », et encore à l'hérédité des caractères acquis. La prise en considération des lois de Mendel sur l'hérédité (depuis 1900) et les développements de la génétique ayant conduit à écarter l'hérédité des caractères acquis, le néo-darwinisme proposa (depuis 1930) une théorie synthétique : la sélection naturelle se combinerait avec des mutations brusques (voir M. Delsol, *Cause, loi, hasard en biologie*, 1985). Jacques Monod, pour sa part, revient aux conceptions de Démocrite (VI^{ème} siècle av. J.C.) en invoquant *Le hasard et la nécessité* (1970). Certains contestent, au nom d'arguments non négligeables, la théorie même de l'évolution (Bounoure, par exemple).

D'autres, acquis à l'évolutionnisme, soulignent ses lacunes, la part des hypothèses, nos ignorances persistantes et peut-être invincibles (tel P. P. Grassé, *Toi ce petit dieu. Essai sur l'histoire naturelle de l'homme*, 1971 ; *L'évolution du vivant. Matériaux pour une nouvelle théorie transformiste*, 1973).

Pour sa part, Denton estime que le mouvement évolutif, réel entre variétés à l'intérieur d'une même espèce (micro-évolution), ne se vérifie pas d'une espèce à l'autre (macro-évolution). Ni le principe *a priori* de la « continuité de la nature », ni celui d'une évolution laissée au hasard n'ont été confirmés (M. Denton, *Evolution. Une théorie en crise*, 1992). Beaucoup soulignent, à l'encontre de la théorie évolutionniste, l'importance des « chaînons manquants ».

Malgré ces incertitudes, malgré le fait que l'évolution ne puisse être observée sur les espèces actuellement vivantes, l'idée d'un développement des espèces s'est peu à peu répandue. Certains progrès récents de la zoologie, de la cytologie, de la biochimie, de la génétique, de la paléontologie..., ont encore accru la séduction de l'évolutionnisme. Pourtant les discussions restent vives. Pendant de nombreuses décennies, la théorie de l'évolution fut présentée comme le démenti de la science aux enseignements de la

Révélation biblique sur la création. Les séquelles de ces débats demeurent présentes à beaucoup d'esprits contemporains.

Mais en deçà de toute théorie, quels sont les faits certains ?

Distinguons bien, en effet, trois types d'affirmations trop souvent confondus :

- les *faits*: données d'expériences indubitables parce que scientifiquement contrôlées;
- les *interprétations* de ces faits: souvent hypothétiques, ces interprétations sont à la fois légitimes et nécessaires pour avancer dans l'intelligibilité des données;
- les *théories*, vastes ensembles conceptuels qui s'efforcent de rassembler dans une synthèse interprétative le maximum de données. Le transformisme ou théorie de l'évolution, en ses diverses variantes, est de ce type.

- La science ou la foi ?

Certains estiment que le choix s'impose : ou bien Dieu a créé l'univers et l'homme, comme l'enseignent les premiers chapitres de la *Genèse* ; ou bien les prétendues « créatures » ne sont que les produits d'une lente transformation de quelques éléments primitifs au long de quelques milliards d'années : émergence de la vie, émergence de l'homme en seraient, bien entendu, les étapes majeures.

Il faudrait donc, en toute rigueur, *choisir* entre le Dieu créateur et l'évolution, entre les enseignements de la Révélation et ceux de la science, entre la foi et le savoir rationnel. Les uns optent pour la science contre la foi et rejettent Dieu créateur.

Les autres, sincèrement croyants, rejettent, au nom de la foi, la possibilité d'une théorie de l'évolution.

D'autres enfin se sont efforcés, ou s'efforcent encore, d'accorder le détail des textes bibliques avec ce que certains présentent comme les données de la science on appelle « concordisme » cet effort de conciliation littérale.

- Le postulat commun

En fait, que l'on opte pour la science contre la Bible ou pour la Bible contre la science, on se laisse guider par *le même postulat implicite* les enseignements des deux parties seraient de même ordre, situés sur le même plan, de sorte que le *choix* entre deux thèses contraires serait inéluctable.

C'est là une très grave méprise qui envenime et rend insoluble le débat. Il faut dire que, de toute évidence, la Bible n'est pas, ne prétend pas être un livre scientifique; elle n'offre pas un traité de physique, d'astrophysique, de biologie, de paléontologie, mais un enseignement essentiellement *religieux*; sa description de l'univers se fonde simplement sur le témoignage des sens ; elle parle le langage de la perception : langage commun à tous les hommes, savants ou ignorants, de sorte que le message religieux puisse atteindre tout homme en tous les temps. Ce message, le voici :

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre...

« Dieu dit : "Faisons l'homme..." »

L'univers et l'homme doivent leur existence à un acte divin souverainement libre,

puissant et sage ; toute leur beauté, toutes leurs valeurs, les merveilles de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit, la prodigieuse variété des espèces végétales et animales, la grandeur de l'homme : tout cela est *don absolu* de Dieu, gratuité pure, cadeau qui ne solde aucun mérite, aucune dette, aucune nécessité, bref don de pur amour.

Opposer les affirmations de la science et le message biblique, la science et la foi, est donc un faux problème, une question à tout jamais insoluble parce qu'elle est mal posée, ou plutôt parce qu'elle ne se pose même pas. Le plus grand astrophysicien, le plus génial paléontologue peuvent et doivent garder dans l'esprit et dans le cœur, à la fois, leurs conclusions scientifiques et la parole de Dieu : ce sont là réponses à des questions essentiellement différentes. Décrire les étapes de la formation de l'univers, d'un côté, et répondre à la question de l'origine absolue, radicale de toutes choses, de l'autre, se distinguent comme physique et métaphysique, comme science expérimentale et philosophie — ou religion.

Qu'on tienne donc grand compte, dans la lecture et l'interprétation de la *Genèse*, des genres littéraires comme Pie XII y invitait dans l'Encyclique *Divino afflante Spiritu* sur les études bibliques (1943). À travers les images, les symboles, le caractère populaire des récits, c'est un enseignement religieux que dispense la Parole de Dieu. Aussi Jean-Paul II déclare-t-il, à propos de *Genèse I* : « Ce texte a une portée surtout religieuse et théologique. On ne peut chercher en lui des éléments significatifs du point de vue des sciences naturelles. Les recherches sur l'origine et sur le développement de chaque espèce *in natura* ne trouvent en cette description aucune norme obligatoire ni apports positifs d'intérêt substantiel... » (Audience générale du 29 janvier 1986; Doc. Cath., 1986, n° 5, p. 241 . Voir aussi le Message à l'Académie pontificale des sciences, 22 octobre 1996, § 3; Doc. cath., 1996, n° 20, p. 951-952.)

- Exister pour évoluer

Méditons le joli mot d'enfant cité dans le célèbre roman: *La case de l'oncle Tom* (1852), L'auteur, Harriet Beecher-Stowe, met en scène une petite fille abandonnée qui n'a jamais connu ses parents, on lui demande: « Quand es-tu née ? ». L'enfant répond: « Je ne suis jamais née. J'ai grandi ». Répartie délicate de naïveté, de soi tout à fait étrangère à notre propos, mais qui montre bien l'illusion d'une croissance, d'une évolution créatrices. De même que la croissance de l'enfant n'exclut ni sa naissance, ni ses parents, de même l'évolution de l'univers n'explique pas sa venue à l'existence. C'est que, pour grandir, croître, *évoluer* il faut *d'abord exister*. Le néant n'évolue pas, puisqu'il est non-être absolu. Pour devenir autre, il faut d'abord être. Le devenir n'est qu'une manière d'être, une modalité de l'être, non pas un principe radical, une source première, une cause absolue de ce qui est. Quelle que soit la théorie scientifique proposée pour décrire le commencement de l'univers : atome primitif, Big Bang ou nébuleuse primitive..., le *commencement absolu* du monde reste inexpliqué. C'est que la question n'est plus d'ordre physique, mais d'ordre métaphysique ; elle ne relève plus de la science seule, mais aussi de la philosophie.